

# Le mur Albertien

La théorie albertienne du mur, si influente par la suite (on la retrouve chez Serlio ou Palladio), se fonde sur une légende originelle de l'architecture : d'abord les hommes choisirent un bon emplacement puis divisèrent des aires habitables en lieux publics et privés ; enfin ils couvrirent certains de toits en s'apercevant qu'il était préférable que le mur séparatif soit aussi celui qui soutient le toit : « Ayant trouvé un lieu convenable pour leurs affaires ils se fabriquèrent une habitation si bien arrangée que les choses Publiques et Privées ne se confondent pas dans un même lieu [...] ensuite ils commencèrent à penser à une toiture capable de les protéger du soleil et de la pluie ; alors ils dressèrent des murs pour la soutenir<sup>1</sup> ». Avant d'être un organe structurel, le mur est l'outil de la partition (*partitio*) et donc la clôture conditionne l'abri. C'est certainement le noyau dur de la position humaniste : l'être social conditionne la survie de l'être biologique.

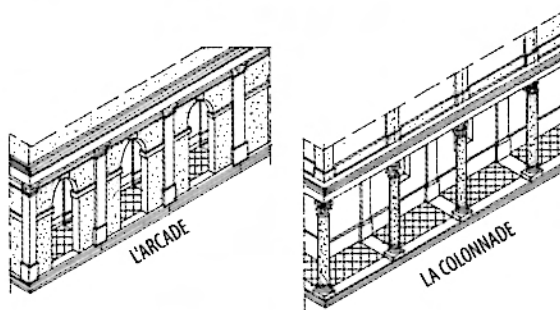
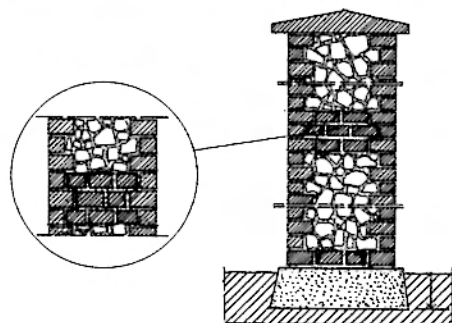
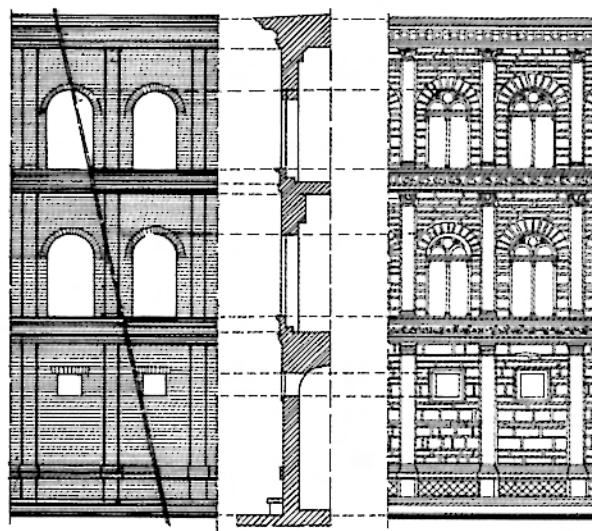
## Construction

La théorie du mur albertien combine la structure et l'ornement au service de l'unité harmonique entre les parties car le mur sépare et porte. Le mur albertien est un ouvrage de maçonnerie, constitué de parties en hauteur et en épaisseur : « Dans le sens vertical c'est tout d'abord une base, puis une partie moyenne, la ceinture et enfin, tout en haut une couronne<sup>2</sup> », ensuite l'épaisseur, une croûte de brique, un blocage au centre, une autre croûte de brique<sup>3</sup>, trois parties à chaque fois, enfin viennent les chaînages de renfort horizontaux (corniches), verticaux et d'angle qui régulièrement lient entre elles les parties du mur afin qu'à l'usage elles restent solidaires. Pour ces différentes parties des matériaux sont mieux appropriés que d'autres « car les pierres cuites sont la chair du bâtiment et les pierres vives sont les os qui les soutiennent, lesquelles deux choses si elles n'étaient pas bien liées ensemble, au cours du temps seraient défectueuses<sup>4</sup> ». Pour complé-

ter il faut parler des ouvertures sans lesquelles le mur n'a pas de sens et qui nécessitent le renfort du linteau ou de l'arc et l'appui de la fenêtre. Voir ci-dessous la façade du palais Rucelai à Florence (1446).

## Le mur et la colonnade

Même si Alberti prétend que la colonne est née du mur<sup>5</sup>, qu'elle est un renfort peu à peu sorti de son mur, il constate la nature foncièrement différente des deux composants. Le mur sépare, la colonnade relie : « Par nature un portique est fait d'un mur d'un côté et de larges ouvertures pour le passage sur les autres<sup>6</sup> ». Mais la colonne ne peut supporter d'arcs en raison de sa section circulaire : « Les colonnes destinées à soutenir des arcs doivent légitimement être carrées ; ce serait incorrect qu'elles soient circulaires car l'assise des arcs ne reposerait pas convenablement au sommet de la colonne<sup>7</sup> ». En conséquence l'arcade et la colonnade accueillent respectivement l'arc et l'architrave. Les piliers conviennent à l'arcade et on peut au besoin les épaissir jusqu'à des apparences de mur ouvert tandis que la colonnade et son entablement ont définitivement quitté la nature murale de leur origine<sup>8</sup>.



1. Alberti, *De re aedificatoria*, Livre I, Chapitre II.  
2. Alain Guihéux, *L'ordre de la brique*, Bruxelles, Mardaga, 1988, pp. 73 sq.

3. Pour Alberti, fidèle aux Romains, le matériau idéal est la brique, celui des bâtiments les plus nobles : « Rien ne convient mieux aux murs d'un temple que la brique » (Livre VII, Chapitre X).  
4. Alain Guihéux, *op. cit.*, p. 75.

5. Alberti, *op. cit.*, Livre I, Chapitre X.  
6. *Ibid.*, Livre VII, Chapitre V.  
7. *Ibid.*, Livre VII, Chapitre XV.  
8. Voir aussi Rudolf Wittkower, *Les principes de l'architecture à la Renaissance* [1988], Paris, Éditions de la Passion, 1996, p. 50.